

Supplément au SOP n° 103, décembre 1985

LE MYSTERE DE LA MERE DE DIEU

Conférence d'Olivier CLEMENT,
faite au Centre orthodoxe de Chambésy,
près de Genève, le 23 novembre 1985

Document 103.C



Il n'est pas tellement facile de parler de la Mère de Dieu. Tout ce qui la concerne a pour moi quelque chose d'un peu secret, comme un secret que l'Eglise ne donne, ne délivre que peu à peu. L'Evangile, c'est la Bonne Nouvelle du Christ mort et ressuscité. La Vierge, elle, n'est pas, dirais-je, du côté de l'annonce, elle est du côté de l'accueil ; et elle est maintenant au coeur de la communion des saints. La louange de la Mère de Dieu (vous l'avez peut-être remarqué dans les offices de l'Eglise orthodoxe) s'entretient toujours très discrètement à la louange du Christ et à la louange de la Trinité.

De même sur les icônes, il est rare que la Mère de Dieu soit représentée seule. Cela arrive, c'est notamment le cas de l'icône de la Protection de la Vierge, représentant ce voile qu'un fol en Christ a vu la Mère de Dieu étendre sur sa ville et, symboliquement, sur l'humanité entière ; mais en général Marie est représentée avec son Fils : soit la "Vierge du Signe", c'est-à-dire la Vierge de la prophétie d'Isaïe dans la vieille traduction grecque des Septante - "une vierge enfantera" (Isaïe, 7, 14) -, c'est la Vierge qui, en médaillon, sur sa poitrine, porte l'Enfant ; soit la Vierge "Ogditria", c'est-à-dire la Vierge qui montre le chemin : elle tient l'Enfant sur son bras mais elle l'écarte un peu d'elle et le montre de la main en disant : "Voici le chemin" ; soit encore cette représentation qui est devenue pour nous la plus émouvante, la plus familière, celle qu'on appelle la "Vierge de tendresse", tendresse non pas au sens sentimental, mais au sens de tout l'être ; cette icône est une icône grecque qui est allée en Russie pour y devenir la Vierge de Vladimir.

Donc, s'il y a discrétion, il y a aussi, pourrait-on dire, omniprésence. La vénération de la Mère de Dieu grandit comme une évidence à mesure que nous entrons davantage dans le secret de l'Eglise, par la prière liturgique et par la prière personnelle. L'amour pour le Fils, la foi dans le Christ nous apprend à aimer et à vénérer la Mère de Dieu.

Bien entendu, essayer d'être chrétien, c'est accepter, accueillir le plus grand des miracles qui est l'incarnation. Mais c'est peut-être aussi le plus "naturel" des miracles, puisque, depuis l'origine, et malgré ce que nous appelons la chute, tout est porté par un immense mouvement qui tend vers l'incarnation ; c'est donc accepter que Marie soit réellement la Mère de Dieu. C'est le seul dogme concernant Marie qui existe dans l'Eglise orthodoxe, le dogme du Concile d'Ephèse qui a proclamé la Mère de Dieu "Theotokos", "celle qui engendre Dieu". C'est un dogme christologique, car il s'agit d'affirmer que le sujet de cet embryon dans le sein de Marie, et puis de ce petit enfant dans ses bras, c'est Dieu lui-même, c'est Un de la Sainte Trinité.

La Mère vierge

Je voudrais m'élever contre certaines spéculations qui ont été assez banales ces dernières années dans certains milieux anti-chrétiens ou chrétiens. La Mère vierge, on dit que cela va contre la sexualité, cela va contre l'amour humain. Non ! D'ailleurs il existe une très belle icône qui représente la rencontre et le baiser des parents de Marie, Joachim et Anne. Mais la signification est tout autre : nous savons bien que la vie qu'un homme et une femme peuvent donner est une vie pour la mort. Il fallait en quelque sorte une intervention de la transcendance, il fallait briser ce couvercle de mort pour qu'une réalité venant d'ailleurs intervienne ; il fallait que



la chaîne des "naissances pour la mort" fut brisée, afin qu'apparût, avec Jésus, un Vivant totalement vivant, un vivant qui ne serait plus "à l'intérieur de la mort", comme nous, mais qui se laisserait volontairement saisir par elle pour la détruire.

La virginité féconde de Marie, de même que les apparitions du Ressuscité toutes portes closes - et les Pères de l'Eglise aiment rapprocher cela - désignent cette vie plus vivante que la mort, cette chair qui n'est plus soumise à notre réalité du temps et de l'espace, à cette modalité du temps et de l'espace qui sont liées à la chute. C'est par amour, volontairement, que le Christ assume toute notre condition ; mais il peut aussi marcher sur la mer, il peut aussi se montrer transfiguré sur la montagne, il peut aussi traverser sa Mère sans la déchirer, et c'est à peu près le contraire d'un viol - déchirée, elle le sera au pied de la Croix, quand un glaive percera son coeur.

Je pense que toute une connaissance chrétienne, toute une cosmologie, toute une conception de la matière se joue là, dans la virginité féconde de Marie, comme dans son assomption corporelle, dans sa dormition.

Pour évoquer ce mystère de la Mère de Dieu, je me bornerai à commenter à sa lumière quelques mots, cinq mots : la liberté, la terre, la femme, l'Eglise, l'Esprit.

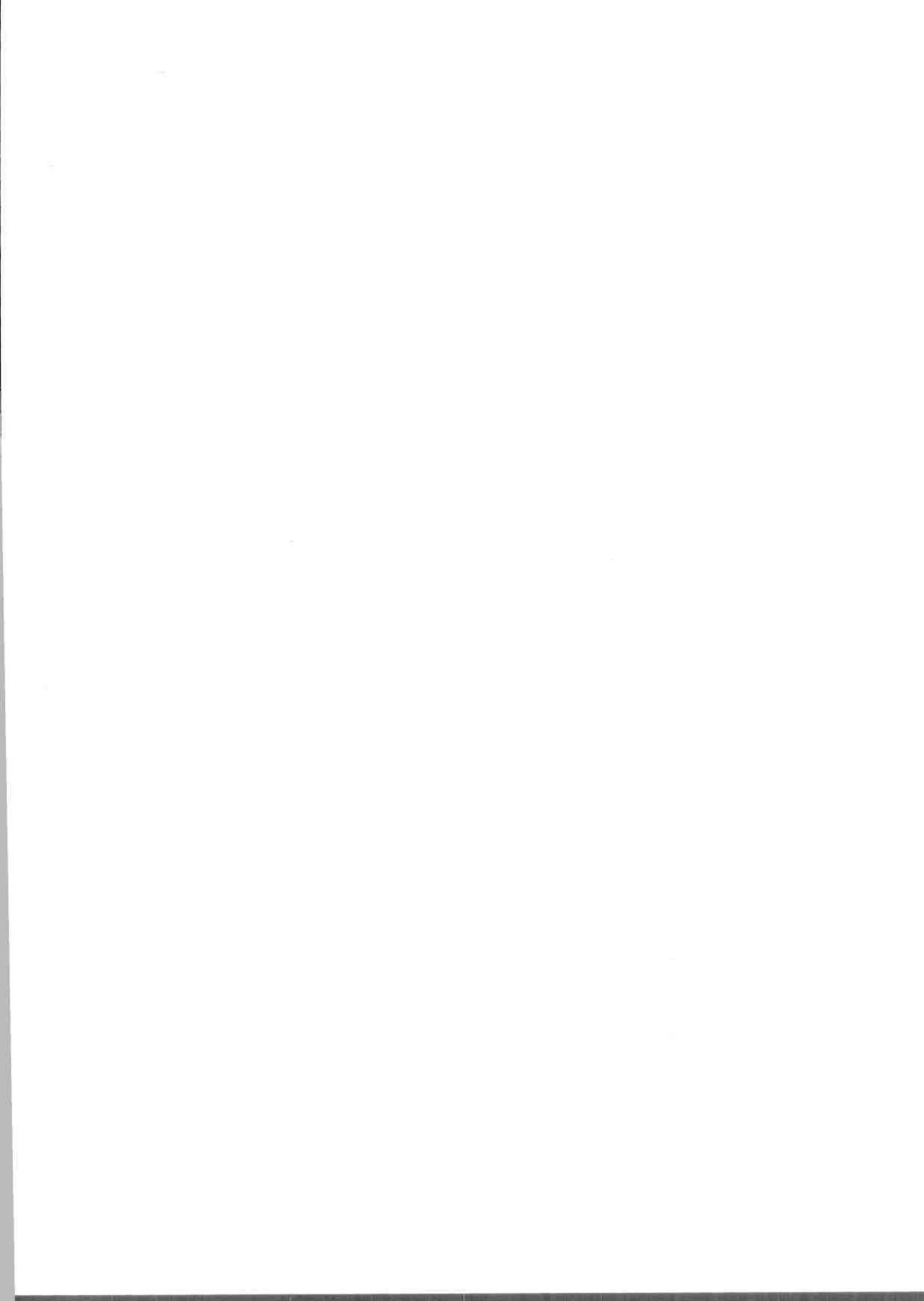
La liberté

Dieu crée le monde pour le faire participer à sa vie même. Seulement, pour que l'humanité pût revêtir Dieu, pour que l'humanité pût devenir le lieu de Dieu, il lui fallait se faire volontairement, consciemment, transparente à la lumière divine. Il fallait qu'elle devînt attente, attente très pure, il fallait qu'elle se recueille, qu'elle recueille et qu'elle offre toute la noblesse et toute la beauté de la création.

Nous savons - nous savons parce que nous le faisons sans cesse, parce que nous le renouvelons sans cesse -, nous savons le drame du refus, de l'orgueil, de l'opacité ; et saint Nicolas Cabasilas, un grand mystique byzantin du XIVe siècle, a été jusqu'à écrire que Dieu, à cause du refus de l'homme, est devenu "sans maison", qu'il est devenu un roi sans cité, maintenant le monde mais "du dehors" en quelque sorte, sans cesse évincé de sa création. Cela continue, d'ailleurs ! Le monde est plein d'horreur, et cette horreur n'a rien à voir avec la volonté de Dieu, cette horreur, c'est l'absence de Dieu, que nous suscitons !

Toute l'histoire humaine et particulièrement toute l'histoire d'Israël, le Peuple Elu, apparaît alors dans le chaos du monde comme la mise à l'écart, comme la préparation d'une pureté et d'un consentement qui serait capable de rouvrir à Dieu, de rouvrir au Créateur sa création, pour qu'il puisse la reprendre de l'intérieur, sans contrainte, et en quelque sorte la re-crée dans le mystère, sacramentellement, ecclésialement.

Au long des générations, la douloureuse patience de Dieu, sa pédagogie aimante, comme disent les Pères de l'Eglise, et la collaboration défaillante, difficile, mais la collaboration tout de même des hommes - car il y avait toujours un "petit reste" -, tout cela a permis à la Sagesse d'édifier sa



maison. Toute l'histoire que raconte la Bible, avec les élections successives, les mises à part, la transcendance de la Loi, et comme l'attente de son incorporation que nous trouvons dans la mystique juive, les bénédictions sur des descendance biologiquement impossibles, depuis Sarah jusqu'à Elisabeth - notre Dieu n'est pas le Dieu de la biologie, c'est le Dieu des personnes -, tout préparait la venue de celle qui permettrait au Verbe de se faire Homme, de se faire chair. Il y a une histoire de Dieu qui fut exclu de sa création par le refus d'Adam, de l'innombrable Adam que nous sommes et attendait pour recréer le monde qu'une femme l'y accueillît.

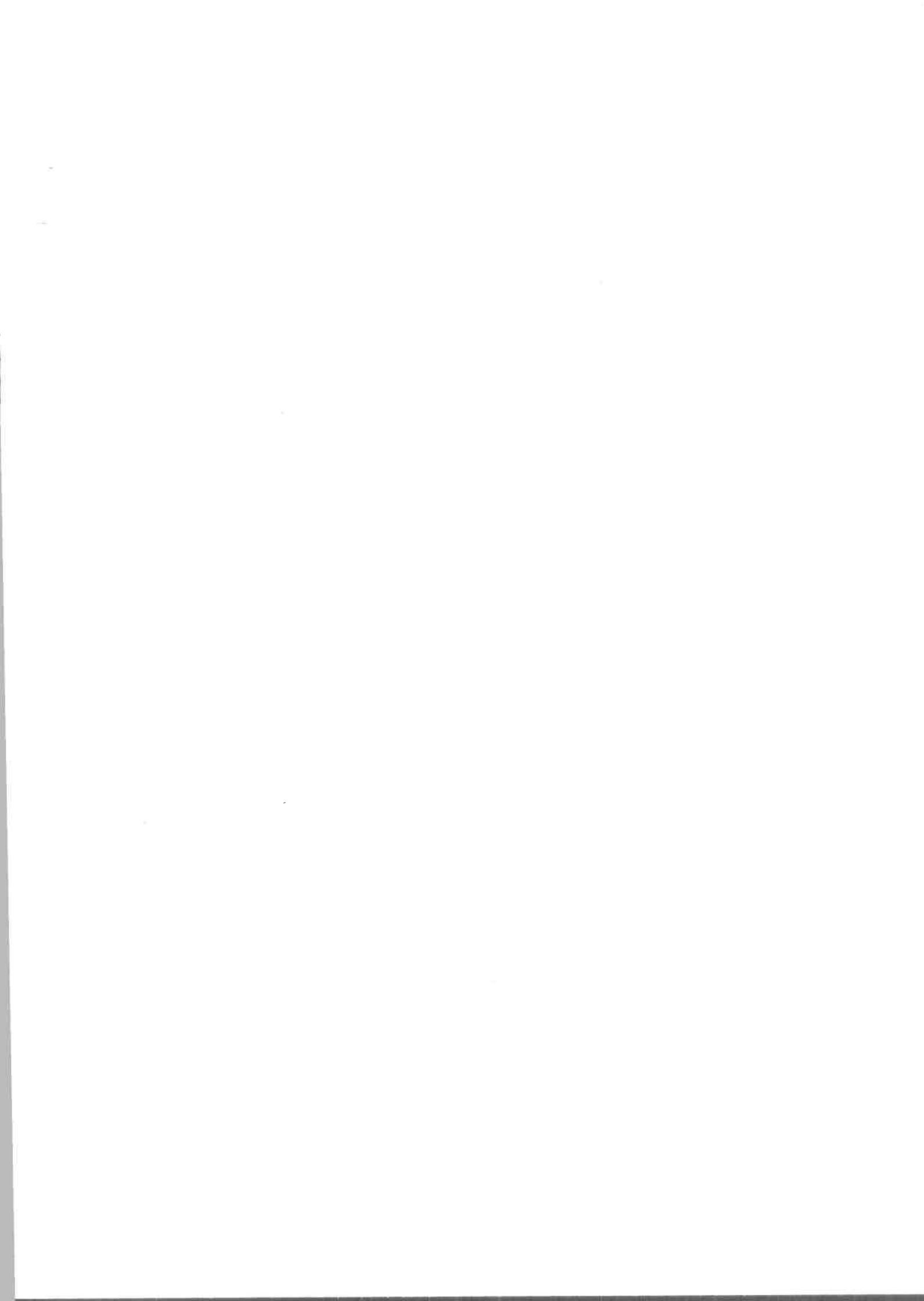
A la rencontre de l'attente de Dieu, de l'immémoriale aspiration des hommes et de la sainteté d'Israël, apparaît Marie. Elle est la fleur de l'arbre de Jessé, elle est l'accomplissement des justes et des prophètes, elle est l'accomplissement des signes aussi, la nuée, le buisson ardent, la porte toujours close du Temple. Saint Jean Damascène disait : "Le nom de la Mère de Dieu contient toute l'histoire des dispositions divines en ce monde". Marie, disent les Pères, a été bénie et sanctifiée par l'Esprit dès sa conception. Elle a correspondu à l'attente et à la prédestination de Dieu par sa prière, par son ascèse, par sa contemplation personnelle.

Nous avons une fête émouvante, celle de l'entrée de la Mère de Dieu au Temple. C'est certainement, sur un plan strictement historique, une légende, mais c'est un symbole admirable : Marie élevée dans le Temple, c'est-à-dire se préparant à devenir elle-même le Temple, récapitulant toute la sainteté d'Israël, se préparant à devenir le lieu de la "shekhina", le lieu de la gloire de Dieu.

Méditant sur Marie priant au Temple, saint Grégoire Palamas dit qu'elle était en quelque sorte saisie par la mémoire de la mort. Elle prenait conscience que toute l'humanité allait vers la ruine, vers la désagrégation. Et ce qui chez nous, quand nous sommes mis en présence de notre finitude et de la muraille du néant, bien que nous portions en nous la soif de l'éternité, suscite plutôt l'idolâtrie et la passion, Palamas dit qu'au contraire, Marie transformait cela en attente totale de la venue du Messie.

C'est cela le mystère de la sainteté de Marie : elle prend toute cette sainteté de l'Ancien Testament, qui est une sainteté de l'attente, une sainteté encore vide, et ce vide elle le fait tel qu'il devient possibilité véritablement pour Dieu de venir, pour la Parole de venir non seulement dans son âme, mais même dans son corps. Au moment de l'Annonciation, Marie représente le sommet de la sainteté d'attente et de préparation de la première Alliance. Elle est purifiée par la sainteté accumulée par ses ancêtres.

Certes, elle est née, comme tous les hommes, pour mourir. Le dogme de l'Immaculée Conception, précisé dans l'Eglise catholique, est quelque chose qui laisse entendre que, peut-être, elle ne devait pas mourir... Je ne veux pas aborder ce problème ici, mais je pense que la conception du péché originel n'est pas le même dans la tradition occidentale augustinienne, qui est davantage liée à la sexualité, et dans la tradition orientale où c'est très certainement lié au fait que nous héritons d'une condition mortelle, et que nous naissons pour mourir. Seulement, au lieu que l'horreur de la mort la pousse à l'idolâtrie, donc au péché, la vision lucide et pénitentielle de la mort, pour reprendre ce que disait Palamas, devient en Marie pure imploration du salut, pure soif de Dieu, de son intervention, de sa venue.



Et quand vient l'Annonce, le "oui" de Marie, son consentement, dénoue à la fois l'attente de Dieu et la tragédie de la liberté humaine, car "Dieu peut tout sauf contraindre l'homme à l'aimer" - l'amour, par définition, ne se contraint pas ; c'est cela aussi, le mystère de la Croix. "L'Incarnation fut non seulement l'oeuvre du Père, de sa puissance, c'est-à-dire de son Fils, et de son Esprit, mais aussi l'oeuvre de la volonté et de la foi de la Vierge. Sans le consentement de la Très-Pure, sans le concours de sa foi, ce dessein était aussi irréalisable que sans l'intervention des trois Personnes divines elles-mêmes", dit saint Nicolas Cabasilas.

Ainsi l'accent est mis par la Tradition la plus ancienne, sur la lucidité et sur la liberté de Marie. Peu à peu, par une maturation que suggère l'Évangile de Luc - "Marie gardait toutes ces paroles en son coeur" -, la Vierge prend conscience de toute la portée du mystère qui a fait, de sa chair, la chair du Verbe. Et aux noces de Cana, non seulement son intercession obtient le premier miracle de Jésus, qui est une bénédiction de l'amour humain, mais surtout, pourrait-on dire, Marie achève de mettre son Fils au monde, en levant ses dernières hésitations humaines au moment où Jésus doit se manifester.

Le mystère du vin, c'est aussi le mystère du sang, et c'est aussi le mystère de la Passion vers laquelle désormais Jésus va aller. Au pied de la Croix, Marie est là ; dans l'Évangile de Jean, elle est là, avec Jean, elle est la nouvelle Eve, elle est l'Église, elle est la Mère des vivants. C'est la première Église, c'est la première Pentecôte, car nous lisons : "Il rendit l'Esprit", mais, si nous traduisons de plus près du grec nous pouvons traduire : "Il remit son Esprit". Et l'eau et le sang sortant du côté transpercé de Jésus, c'est déjà une matière pénétrée par l'Esprit Saint, une matière sacramentelle, l'eau du baptême, le sang de l'Eucharistie, dit saint Pierre.

Et puis ensuite une fin silencieuse, qui fait de Marie le modèle de l'hésychaste (l'hésychaste, nous le savons, c'est l'homme de l'"hésychia", l'homme de la paix et du silence intérieur) ; cela achève, pourrait-on dire, de la christifier, de la déifier. C'est pourquoi l'Église a la conviction que son corps très saint, prodigieusement consubstantiel à celui du Ressuscité - nous sommes tous consubstantiels au Ressuscité, mais la Mère a une consubstantialité particulière avec son enfant -, que son corps n'a pu rester prisonnier de la corruption, de la mort.

Au Dieu fait homme correspond l'homme fait Dieu ; et le premier être humain déifié, totalement déifié, entièrement présent dans la gloire ultime, dans la gloire de la Fin, de l'accomplissement, de la Parousie, de la Nouvelle Jérusalem, c'est Marie, c'est une femme, c'est la femme vêtue de soleil de l'Apocalypse. "Mère de la Vie, tu es passée tout entière à la vie", dit la liturgie byzantine de la Dormition. Tout entière, c'est-à-dire aussi avec son corps, avec sa manière à elle d'être la terre, première personne humaine en qui la création, pour citer Paul, se trouve libérée de l'esclavage de la corruption pour participer à la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Je pense qu'il n'y a rien de plus émouvant que de mettre en pendant deux icônes : celle de la Nativité - la Mère abrite son enfant, et elle tient le Dieu-Enfant blotti contre elle - et celle de la Dormition : la Vierge morte est étendue, grande dépouille noire, et soudain l'espace s'ouvre et le Christ glorifié apparaît avec tout l'appareil de sa gloire... Il prend l'âme de sa Mère comme un petit enfant, et c'est lui qui serre le visage de cette mysté-



rieuse petite fille contre le sien. Dieu s'est fait Homme et voici, la Femme est déifiée, c'est le premier être humain totalement déifié.

Désormais Marie se trouve au-delà de la mort, au-delà du jugement, dans le Royaume qui vient, dans le Royaume qui ne cesse de venir, au-delà de l'histoire, mais tous sont tournés vers elle, vers le grand exode de l'humanité ; elle figure le ministère d'intercession de l'Eglise. Elle n'a aucun pouvoir - il est absurde d'ailleurs dans l'Eglise d'employer pour qui que ce soit le mot "pouvoir" -, mais elle a un ministère qui est celui de l'intercession. Marie est celle qui intercède, et le Magnificat ne cesse pas d'appeler à notre liberté responsable et créatrice, ce Magnificat qu'elle a dit et qu'elle répète toujours par la voix de l'Eglise : "le Dieu puissant a fait pour moi de grandes choses, il a dispersé les orgueilleux, il a précipité les puissants de leurs trônes et élevé les humbles, il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides". Et reste aussi pour nous l'injonction : "Voici, toutes les générations me diront bienheureuse".

La terre

La Mère de Dieu exprime toute la beauté de la création, toute la beauté de la terre en l'unissant en Christ à la beauté de Dieu. La Toute-Sainte est aussi la Toute-Belle. Ce point vierge au coeur des choses que pressentent tous les paganismes, ce point vierge où devrait jaillir la lumière divine mais que nous aveuglons par notre volonté de puissance et de possession, par notre propre aveuglement, c'est Marie qui lui rend sa transparence. Elle reprend en elle la vie du monde pour la purifier et pour l'offrir. Selon une image de saint Irénée de Lyon, elle est la terre redevenue vierge pour que Dieu puisse en pétrir le nouvel Adam. La Mère de Dieu accomplit ainsi la beauté de la création.

Les sophologues russes du début du siècle ont montré que les expressions provenant des religions archaïques de la Terre-Mère, expressions qui ont été reprises dans le culte de la Mère de Dieu, ne constituent pas une corruption du christianisme, mais un élargissement providentiel. On ne peut pas dire, comme le fait un personnage de Dostoïevski dans "Les Possédés", que la Terre est la Mère de Dieu, mais on doit dire que la Mère de Dieu c'est la terre à travers elle, c'est la matière à travers elle, c'est l'univers sensible tout entier retrouvant leur virginité féconde et se transfigurant secrètement. La terre, dans ce sens très russe alors de la terre paradisiaque (les Russes disent "la grande terre humide", opposée à la poussière de la mort), désigne, dans le langage des symboles, la matière fécondée par les eaux originelles. "Des eaux jailliront dans le désert, des ruisseaux dans la steppe, le sol brûlé deviendra lac, la terre altérée source d'eau", dit le prophète.

Dans la terre, au sens métaphysique si vous voulez, dans toute la création, on pressent comme un élan d'amour impersonnel, l'élan du monde vers l'unité et la beauté. On entend le Créateur dire que ce qu'il a créé et ne cesse pas de créer est bon, ou plutôt "beau et bon" ("tov" dans la Bible en hébreu, "kalon" dans la traduction des Septante). On entend le chant de la Sagesse divine qui illumine, diversifie, unifie la matière du monde sans elle vouée à l'inertie et à la désagrégation. "Alors j'étais auprès du Créateur comme son artiste, jouant sans cesse en sa présence, jouant dans son monde et sa terre."



Cette beauté, nous l'avons tous ressentie. Simone Weil, cette jeune femme juive qui a eu cette révélation du Christ juste avant la seconde guerre mondiale, disait que, pour beaucoup d'hommes d'aujourd'hui, la seule voie vers Dieu, vers le mystère, reste la beauté du monde.

Et pourtant la beauté du monde est toujours une beauté pour nous mêlée d'une étrange tristesse. La terre ne possède pas de centre spirituel, de volonté consciente, elle ne peut rien opposer à la force finalement triomphante de la destruction et de la mort. "La création tout entière gémit et connaît les douleurs de l'enfantement", dit Paul, "dans l'espérance d'être libérée de l'esclavage de la corruption".

C'est pourquoi nous pouvons dire que le "oui" de Marie accomplit dans le secret, dans le mystère, sacramentellement, non seulement l'attente de l'histoire, comme je disais d'abord, mais aussi l'attente du cosmos, l'attente de la terre. Par elle, la chair de la terre peut enfin enfanter, non pour la mort mais pour la Résurrection. En elle, la beauté, la fécondité, la sagesse cosmique qui font l'objet des cultes archaïques trouvent leur sens, trouvent leur visage ; la tristesse de la terre est vaincue.

D'où toutes ces expressions extraordinaires de la liturgie byzantine à propos de Marie : "Terre bienheureuse", "Epouse bénie de Dieu", "Toi qui fait croître l'épi non semé", "Sauveur du monde, réjouis-toi, ô Terre promise, réjouis-toi, Champ généreux, moisson munificente, réjouis-toi, toi qui as fleuris comme un pré luxuriant !" Et ce n'est pas pour rien, après tout, que les Grecs ont fait du Parthénon, qui était un temple d'Athéna, une église qui était consacrée à Marie.

La terre qui trouve ainsi conscience, parole, visage, grâce à Marie, est à la fois la vie universelle et la terre des ancêtres, dirais-je, leur mémoire. Il y aurait là quelque chose à quoi il faudrait réfléchir, c'est le lien de la Mère de Dieu avec la terre de chaque pays chrétien : le lien de la Vierge de Vladimir avec l'histoire de la Russie, le lien de la Vierge de Tinos avec l'histoire de la Grèce, le lien de la Vierge de Czestochowa avec l'histoire de la Pologne ; le fait que les rois de France allaient se recueillir devant la Vierge noire du Puy. Pourquoi noire, justement ? Parce qu'elle est cette profondeur matricielle de la terre, de la matière. "Pleine de grâce, toute la création se réjouit en toi".

Je pense aussi à ce poème d'Angelos Sikélianos dont je vous citerai quelques vers :

"O Mère, en vérité j'ai joué avec tous les vents,
Mais quand le cyprès s'arrondit comme une tour,
Que le balancement sacré de la cîme m'illumina jusqu'aux racines,
O Mère, j'arrivai alors devant toi.
Mère de ma terre,
Discret comme son pain sans mélange,
Puissé-je enfermer ici le parfum qui, plus que tout,
A profondément nourri mon âme fière et sobre".

Si nous ne pouvons, me semble-t-il, nous, chrétiens, nous, hommes, vivre le mystère de la liberté qu'avec Marie et en elle, nous ne pouvons ressentir la beauté du monde, nous ne pouvons déceler et créer cette beauté qui ne soit pas une beauté de magie et de possession mais, comme dit Denys l'Aréopagite, une beauté qui crée, qui suscite la communion, qu'avec elle



et en elle.

La femme

La modernité occidentale, c'est banal de le rappeler, a quelque chose d'unilatéralement viril, un prométhéisme, un titanisme, une volonté de puissance pour laquelle la terre n'est pas la vie cosmique tendue vers l'incarnation et vers l'eucharistie, mais une espèce de réservoir d'énergie supposé inépuisable - et qui sans doute ne l'est pas. Là contre, le respect, la vénération que nous devons à la Mère de Dieu témoignent du mystère de la sérénité intérieure, de ce regard de l'âme capable de contempler les êtres et les choses dans leurs racines célestes, un regard de non-possession, un regard d'amour désarmé, le regard des doux qui seuls pourtant "hériteront la terre", disent les Béatitudes, qui héritent déjà la terre, qui décèlent déjà la vérité de la terre.

La Bible dit de Dieu qu'il est miséricordieux. Mais si nous prenons le mot de plus près, dans le texte hébreu, "rahamim", c'est le pluriel emphatique de "rehem", qui signifie "matrice" : Dieu est "matriciel", il nous sent comme la femme sent son enfant, par la profondeur même de son corps, de son être ! Chouraqui, quand il traduit la Bible, dit : Dieu est "matriciant", Dieu nous "matricie".

Le Père, vous le savez, engendre de toute éternité le Fils, dans l'amour, pour le faire et nous faire en lui demeurer dans cet amour. Jésus parle souvent de cette "demeure dans l'amour" et le prologue de Jean évoque le sein du Père. Or dans l'humanité à l'image de Dieu, cette capacité d'accueillir et de faire demeurer dans l'amour apparaît, je dirais, comme ce qui caractérise la dimension féminine de l'être humain. A la paternité divine correspond dans l'humain la maternité du féminin, non pas seulement biologique, mais fondamentalement spirituelle ; et donc d'abord comme accomplissement et instauration, la maternité virginale de Marie. Celle-ci est la nouvelle Eve-Vie, au sens d'une vie désormais plus forte que la mort.

Cette virginité féconde, toute femme, tout être humain réalisant sa dimension féminine comme "anima" (comme dit Jung), toute âme (le mot est admirable, il désigne à la fois la personne et la plus grande profondeur de notre être), toute âme est appelée à transcrire cette virginité féconde dans ce que les spirituels appellent "la chasteté spirituelle", cette chasteté de la vie si longtemps chaotique, devenant comme intérieure à la personne rassemblée, pacifiée, pacifiante, le témoignage le plus significatif, peut-être, du christianisme, dans la société actuelle.

Cette chasteté spirituelle qui est intégration de tout l'être, de toute la vie dans le cœur, dans le cœur-esprit ouvert à la lumière de Dieu, cette chasteté spirituelle, la vocation monastique l'exprime d'une manière privilégiée. La Mère de Dieu est devenue, depuis le Moyen-Âge, le modèle de l'homme de prière silencieux qui garde dans son cœur le Nom de Jésus. Le Mont Athos, où aucune femme n'est admise, voudrait être uniquement "le jardin de la Vierge". Mais tout être humain peut accéder à cette chasteté spirituelle ; il s'agit d'une structure de l'esprit, assumant à la fois toute l'immensité de la vie à travers le corps et s'ouvrant d'autre part à la lumière de Dieu. Et la rencontre de l'homme et de la femme peut être chaste, quand toute l'immensité de la vie devient le langage d'une vraie rencontre, d'une vraie com-



munion entre deux personnes.

C'est au pied de la Croix que ce qu'on peut appeler la maternité universelle de Marie est fondée par Jésus qui, dit Jean, voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : "Femme, voici ton fils", puis il dit au disciple : "Voici ta mère". Marie a donné son humanité pour qu'elle devienne celle du Christ. L'humanité du Christ n'est pas seulement une humanité individuelle, c'est aussi l'humanité tout entière assumée par une personne divine, une humanité qui donc nous englobe tous. C'est pourquoi en Christ Marie est notre mère, dans un sens inséparablement charnel et spirituel, puisque, comme le dit Paul, nous sommes devenus au sens le plus réaliste consanguins, incorporés à l'humanité du Christ.

Marie est celle qui intercède pour nous. Vierge de tendresse, dont les larmes recréent, comme une eau de jouvence, nos vieux coeurs pleins d'amertume et de désespoir, et transforment nos coeurs de pierre en coeurs de chair. "Celle qui pleure", disait Léon Bloy. Et Massignon avait à ce propos aimé rapprocher l'apparition de "celle qui pleure" - c'est-à-dire l'apparition de la Salette - de la fête du Voile, de la fête de la Protection de la Vierge que l'Eglise orthodoxe célèbre le 1er octobre, et qui commémore cette vision dont je parlais tout à l'heure d'un fol en Christ à Constantinople au VIIIe siècle. "Un voile de larmes", disait Massignon.

Et certes, on ne saurait trop y insister, la miséricorde de la Mère est inséparable de celle de son Fils. Au pied de la Croix, elle contemple silencieusement son enfant crucifié, qui est aussi Dieu crucifié, Dieu crucifié par amour pour nous ; mais elle exprime, avec une intensité sans égale, la dimension féminine de cette miséricorde, de cette Passion par compassion. Elle exprime surtout l'accueil de l'âme, l'accueil de l'homme, l'accueil de l'humanité à son Dieu, et par là la capacité retrouvée par l'homme de voir Dieu sur la face de tout homme qui est son prochain : tout être humain trouve dans l'image, dans l'archétype, dans le modèle de la Mère de Dieu son propre visage secret. La Mère rassemble, par son image même, notre âme dispersée. Il faut regarder les icônes de la Mère de Dieu pour apprendre à se rassembler.

La Mère, la Vierge, figure ainsi toute âme de prière et de service où germe le Verbe. On pourrait dire que l'être même de la sainteté est marial, non pas seulement au sens des charismes propres du féminin, "cette capacité d'enfanter Dieu dans les âmes dévastées", comme disait Paul Evdokimov, mais parce que chaque âme qui se fait attente de Dieu actualise sa part féminine. La vie spirituelle nous associe à l'enfantement du Verbe. "Le Verbe naît à nouveau dans le coeur des saints", disait déjà un texte du IIe siècle. Et beaucoup, beaucoup des grands témoins de la Tradition ont évoqué cette nativité intérieure qui nous assimile à la Mère de Dieu. Aujourd'hui, en Russie, des femmes qui ont été formées dans l'athéisme militant, retrouvent leur image dans l'archétype marial. Tatiana Goritchéva et le mouvement féministe russe qu'elle a créé ont pris pour modèle la Mère de Dieu. Ce mouvement féministe avait pris comme nom "Marie".

Dans la féminité de Marie, "la femme dans la grâce enfin restituée", disait Claudel, se révèle non seulement l'ultime vérité de l'homme, mais sans doute l'ultime vérité de Dieu. Je pense à ce livre étrange de Jung qui s'appelle "La réponse à Job". Jung dit : dans le livre de Job il n'y a pas de réponse. C'est vrai. Elie Wiesel, d'ailleurs, a pu comparer la fin du livre de Job aux procès de Moscou, où les accusés s'écrasent et s'accusent eux-



mêmes. Bien sûr, on rend à Job autant de filles qu'il en a perdues, mais ce ne sont quand même pas les mêmes. Il n'y a pas de réponse à Job dans cette fin qui, d'ailleurs, d'après les meilleurs exégètes, n'appartient pas au livre de Job, pas plus que le commencement, c'est le coeur du livre qui est vraiment le livre de Job. Les Pères ont commenté la patience de Job, mais nous, il nous faudra bien commenter la révolte de Job, le cri de Job, la peine de Job.

Cela a déjà commencé, d'ailleurs. Dostoïevski pleurait à l'église pendant la Semaine Sainte quand on lisait le Livre de Job, et dans son oeuvre il y a, déjà, ce commentaire. Jung dit : ce n'est pas la réponse. Mais alors, quelle est la réponse ? La réponse, c'est l'assomption de Marie. Le Dieu qui contraint Job au silence, dit Jung - a-t-il raison tout à fait ? peut-être pas, mais c'est suggestif -, ce Dieu reste, en apparence du moins, un Dieu durement viril.

Mais Job a pressenti au sein même de l'abrupte divinité un mystérieux avocat. Et Dieu fait taire les amis de Job, ces théologiens prêts à justifier l'injustifiable, ces théologiens qui vous justifieront tout le mal du monde ! Le secret le plus intérieur de Dieu, c'est cette tendresse comme féminine, cette tendresse matricielle, cette sagesse folle qui va faire que Dieu, sur la croix, prendra la place de Job, et que l'homme, en la personne de Marie, trône de la sagesse, trouvera en Dieu son vrai Dieu.

La Vierge comme enfantine que le Christ à son tour enlève dans ses bras sur les icônes de la Dormition, c'est le rappel que Dieu s'est fait homme, pour que l'homme devienne à jamais vivant ; que Dieu ne cesse de souffrir avec nous, de ressusciter en nous, de préparer avec nous une terre transfigurée dont Marie est déjà le visage, une terre où "il essuiera toute larme de nos yeux". L'assomption rouvre le paradis secret que les enfants, les artistes, et parfois les amants, ressentent si proche et pourtant inaccessible.

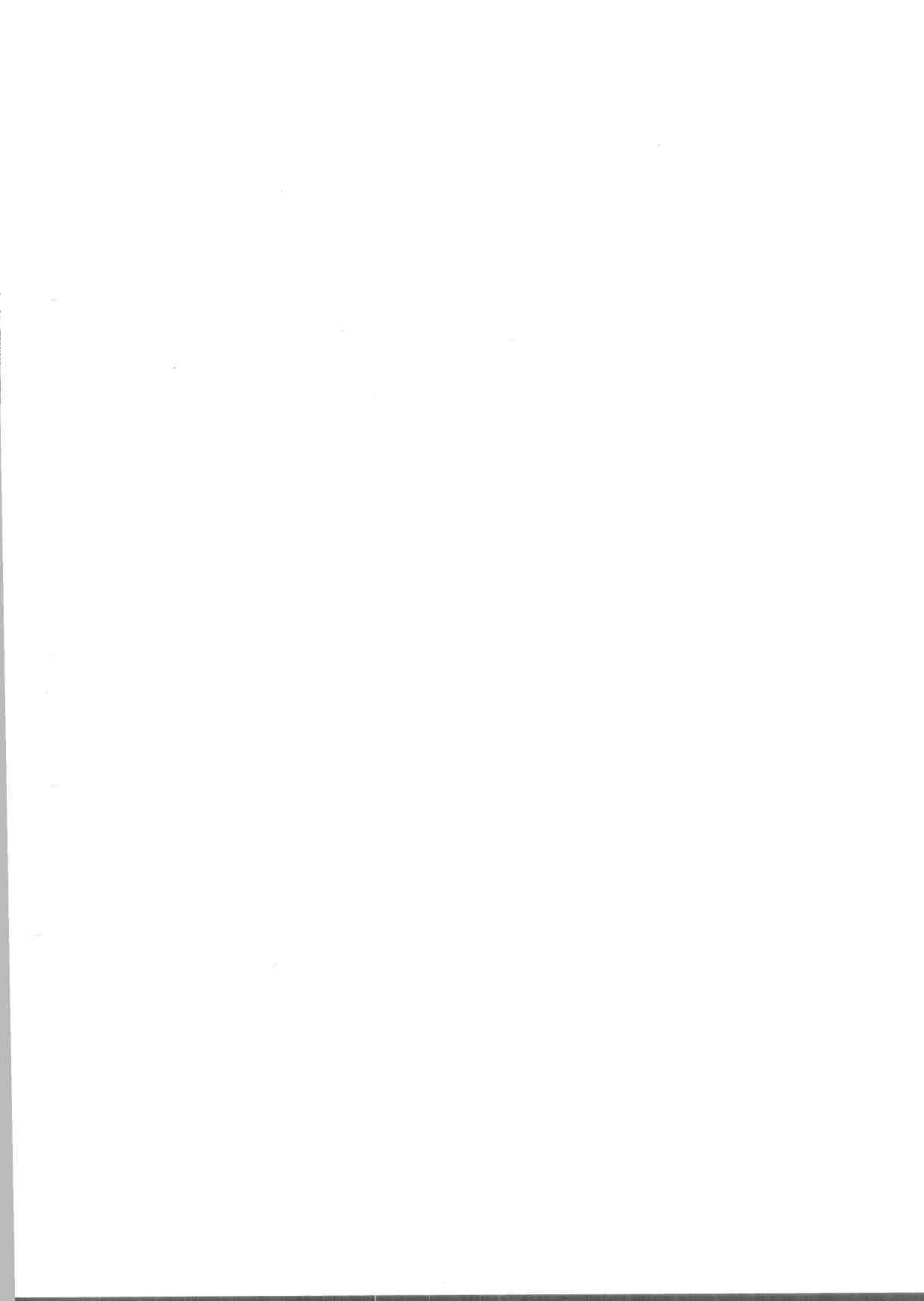
La Mère fait de la terre, de sa douleur, de sa beauté, le véritable buisson ardent. Et l'un des plus beaux textes qu'on ait écrit sur la Mère de Dieu est cet "Acatliste du Buisson ardent", composé par un grand poète roumain, Sandu Tudor, devenu moine au lendemain de la seconde guerre mondiale, mort martyr quelques années après dans les camps, acatliste qui célèbre à la fois la Mère et le coeur embrasé de l'homme de prière.

L'Eglise

La Vierge-Mère est aussi l'image même de l'Eglise. Sainte Eglise, maternelle Eglise, parce qu'elle n'a jamais cessé, à travers même les péchés historiques des sociétés dites chrétiennes, à travers même toutes les pesanteurs parfois caricaturales des appareils d'Eglise, d'être la source eucharistique de la vraie vie, du bon courage et de la bonne confiance pour tant d'existences autrement livrées au chaos et au désespoir.

De même que c'est dans le sein de Marie fécondé par l'Esprit que le Verbe s'est fait chair, de même c'est dans le sein de la Mère-Eglise, fécondé aussi par l'Esprit, que ne cessent d'être engendrés des fils adoptifs, fils dans le Christ, pour la vie du monde.

Tout ce que l'on dit de l'Eglise, on peut le dire de Marie. Tout ce que



L'on dit de Marie, on peut le dire de l'Eglise. C'est que l'Eglise constitue l'être même de Marie, puisqu'elle est la demeure de l'Esprit, la Mère de Dieu, l'Epouse. "Il n'y a qu'une Vierge-Mère, et il me plaît de l'appeler l'Eglise", disait Clément d'Alexandrie. Et saint Cyrille d'Alexandrie disait : "Marie, la toujours vierge, l'Eglise Sainte".

La Mère de Dieu est le coeur de l'Eglise. Dans la vie de l'Eglise, rien n'arrive sans sa participation, sans sa prière, sans sa bénédiction. Ambroise de Milan voit dans le Cantique des Cantiques une prophétie se rapportant simultanément au mystère de l'Eglise et à celui de Marie. En notre siècle, le père Paul Florensky parle du Christ comme tête de l'Eglise et de Marie comme le coeur de l'Eglise. "Si le Seigneur est le chef de l'Eglise, son humble mère, dispensatrice de la grâce de Dieu, est en vérité le coeur de l'Eglise, écrit-il, dans lequel celle-ci distribue à ses membres les dons de l'Esprit. Elle est vraiment celle qui donne la vie, la source vivifiante".

L'incarnation révèle l'action salvatrice de toute la Trinité. Marie est celle sur qui descend l'Esprit que le Père envoie, et celle qui conçoit et met au monde le fils de Dieu : elle est donc la porteuse de l'Esprit par excellence, la Pneumatophore, et la porteuse de Dieu jusque dans la profondeur de son corps, la Théophore, Theotokos. Pleinement transparente à l'Esprit Saint, elle devient la Mère de Dieu. L'incarnation anticipe aussi la Pentecôte, puisqu'en la personne de Marie l'Esprit descend dans la création.

La Mère de Dieu apparaît ainsi comme l'achèvement intérieur de la création du monde et de l'Homme dans la communion trinitaire. La terre et le ciel, le divin et l'humain sont désormais unis, et c'est pourquoi la Mère de Dieu est louée comme l'"échelle", l'échelle que vit Jacob, l'échelle par laquelle Dieu descend dans la création afin que l'homme puisse monter vers Dieu. Marie se tient à la limite qui sépare la créature du Créateur, l'histoire du Royaume, et en Christ, pourrait-on dire, elle nous communique les énergies divines.

L'Esprit

Le mystère marial apparaît étroitement lié à celui de l'Esprit. Vous savez d'ailleurs que toute action importante, pour un chrétien orthodoxe, dans l'existence quotidienne même, commence par la prière au Saint-Esprit et s'achève par la salutation mariale. Il y a une correspondance qu'indique le langage de l'Eglise, entre l'Esprit Saint "panaghion", Esprit de toute sainteté, et la Vierge "panaghia", la Vierge de toute sainteté.

Bien des images féminines, dans la Bible, sont liées à l'Esprit. Le mot "rouah", l'esprit, le souffle, dans les langues sémitiques, l'hébreu d'abord, est aussi bien du féminin que du masculin. L'Esprit est le consolateur, et c'est la mère qui console. "Comme un fils que sa mère console, moi aussi je vous consolerais", nous dit Dieu par le prophète Isaïe. Dieu nous entoure d'une tendresse quasi maternelle qui est l'Esprit, l'Esprit donateur de vie, l'Esprit qui ne cesse de venir sur la Mère, la Mère de Dieu, la Mère-Eglise, l'âme silencieuse et attentive, pour que le Verbe se fasse chair.

On pressent ainsi le lien qui unit le souffle de vie, la Mère de Dieu et toute féminité pour assurer cette demeure dans l'amour dont je parlais tout à l'heure. Comme si l'Esprit était la source, le modèle de la maternité de



Marie, de l'Eglise, de toute âme devenue ecclésiale et mariale. L'Esprit, le silencieux, le fécond, semble susciter l'état marial comme capacité spirituelle d'accueillir, de guérir, de faire mûrir la vie. L'Esprit couve les eaux originelles pour les rendre dociles au Verbe créateur. L'Esprit descend sur la Vierge, et c'est l'Incarnation ; l'Esprit descend sur les Apôtres à la Pentecôte, et c'est l'Eglise ; l'Esprit descend sur le pain et sur le vin, et c'est l'eucharistie ; l'Esprit descend sur l'histoire, et voici dans nos ténèbres comme des éclairs du monde à venir.

Or la Mère n'est jamais absente, dans l'intention de Dieu, à la création, de sorte qu'un grand mystique byzantin a pu dire que Dieu avait créé le monde pour trouver une mère. A l'Annonciation - "Voici la servante du Seigneur" -, à la Pentecôte, au coeur de la première Eglise, et déjà au pied de la Croix ; dans l'Eucharistie, puisque nous communions au corps et au sang qu'elle a donnés au Christ.

Dans l'Eglise orthodoxe, le fidèle qui vient de communier embrasse le calice eucharistique, il vénère ainsi la Mère de Dieu, car c'est elle le calice. Présente, elle l'est aussi dans les éclairs du monde à venir, notamment dans toutes ses apparitions qui sillonnent l'histoire du monde occidental, et aussi du monde oriental (je pense au Caire). Il ne faut pas oublier non plus que pour nous, orthodoxes, chaque icône de la Vierge est une apparition de la Vierge, c'est déjà le signe de la Femme vêtue de soleil qui s'affirme dans l'apocalypse intra-historique où nous tâtonnons.

Michel-Ange, dans la Chapelle Sixtine, a montré Marie s'écartant impuissante devant la damnation des réprouvés. Tout au contraire, dans la plus haute spiritualité de l'Orient chrétien (comme dans bien des légendes populaires), Marie est celle qui prononce sur notre enfer la prière pour le salut universel. Charles Péguy l'a dit magnifiquement :

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

Marie nous rappelle que le Dieu qui a pris chair en elle a vaincu la mort, que le Dieu qui a pris chair en elle a vaincu l'enfer, et que le dernier mot appartient à l'espérance, au dynamisme de la communion des saints, c'est-à-dire des pécheurs qui acceptent d'être aimés - et il n'y a rien de plus difficile. De cette communion des saints elle est le coeur, justement parce qu'elle ne se désigne pas elle-même, mais parce qu'elle montre le chemin, elle montre celui qui est "le chemin, la vérité et la vie". Mère de la Vie et des vivants, celle qui a enfanté la lumière, "Temple sanctifié, Jardin spirituel, c'est en toi que Dieu s'est fait chair, en toi qu'est devenu petit enfant le Dieu d'avant les siècles. De ton sein il a fait un trône, il l'a rendu plus vaste que les cieux. Pleine de grâce, toute la création se réjouit en toi, gloire à toi !"

Au coeur de notre civilisation, qui d'une certaine façon est une civilisation cernée par le néant, la spiritualité de la Mère de Dieu témoigne qu'un jour, comme l'écrivait Pasternak dans "Le Docteur Jivago", "un jour il y eut une jeune fille qui, en silence et dans le secret, donna la vie à un enfant et donna au monde la vie, le miracle de la vie, la vie de toute chose, celui qui est la Vie, comme on devait l'appeler plus tard". Une liberté qui ne soit pas pour la destruction, une terre qui ne soit pas pour le néant,



une féminité qui soit celle de l'âme ecclésiale ouverte au grand souffle de la vie, voilà comment, bien pauvrement, j'ai tenté de nommer celle qu'il nous faut appeler encore une fois, avec les plus beaux textes liturgiques, la Mère de la Vie et la Mère de la Lumière.

(Texte enregistré au magnétophone
et non revu par l'auteur.)

Commission paritaire : n° 56 935

Abonnement annuel

Directeur : Michel EVDOKIMOV

SOP mensuel SOP + Suppléments

Rédacteur : Jean TCHEKAN

France 130 F 300 F

ISSN 0338 - 2478

Autres pays 160 F 400 F

Tiré par nos soins

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

